Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

54 | 2017

La part animale du XIX^e siècle

Ulrich RAULFF, *Das letzte Jahrhundert der Pferde. Geschichte einer Trennung*

6. Auflage, C. H. Beck, München, 2016, 461 p., 29,95 €.

Nicolas Patin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/5204>

DOI : 10.4000/rh19.5204

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 août 2017

Pagination : 204-206

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Nicolas Patin, « Ulrich RAULFF, *Das letzte Jahrhundert der Pferde. Geschichte einer Trennung* », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 54 | 2017, mis en ligne le 01 juillet 2017, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/5204> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.5204>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

Tous droits réservés

Ulrich RAULFF, *Das letzte Jahrhundert der Pferde. Geschichte einer Trennung*

6. Auflage, C. H. Beck, München, 2016, 461 p., 29,95 €.

Nicolas Patin

RÉFÉRENCE

Ulrich RAULFF, *Das letzte Jahrhundert der Pferde. Geschichte einer Trennung*, 6. Auflage, C. H. Beck, München, 2016, 461 p., 29,95 €.

- 1 Le titre du livre d'Ulrich Raulff est clair : « Le dernier siècle des chevaux. Histoire d'une séparation ». Non moins clair est son succès – lisible dans une 6^e édition un an à peine après sa sortie – qui s'explique par la capacité d'un historien chevronné à éclairer l'évidence d'une invisibilité : celle de la disparition d'un lien millénaire qui unissait l'homme et le cheval. Comment s'est dissout ce pacte « centaury » ? Comment a débuté cet exode du cheval en dehors de l'histoire humaine (p. 11) ? Le long XIX^e siècle, de 1815 à 1914, est la période d'ambiguïté où l'utilisation du cheval est à son apogée, alors même que les graines de sa disparition progressive sont partout semées – dans les transports, le monde agricole, productif... Cette disparition accompagne la rupture la plus profonde dans les sociétés contemporaines depuis le néolithique : celle de la disparition de la population paysanne. Mais le cheval est également un animal politique par excellence, lui qui permet de conquérir, de réaliser une politique de puissance. L'auteur revendique, pour traiter ce sujet, une histoire totale, de la technique à l'économie, de l'art à l'art de la guerre (p. 21).
- 2 L'ouvrage est découpé en trois grandes parties très distinctes et bien agencées : le « pacte centaury » de l'énergie ; le cheval comme objet de science ; le cheval comme symbole émotionnel. La description s'ouvre sur l'utilisation permanente et dévorante des chevaux dans les villes occidentales du XIX^e siècle, comme moyen de transport. La ville était, aux côtés de l'agriculture et de l'armée, une consommatrice effrénée de chevaux, en Europe comme aux États-Unis. À New-York, en 1880, 12 000 chevaux

permettent à 160 millions de passagers de se déplacer (p. 47). L'émergence de la révolution industrielle et d'autres types d'énergie représente une concurrence évidente ; mais ce n'est pas pour rien que l'on continue, encore aujourd'hui, à mesurer une partie de l'énergie en « chevaux-vapeur ». Le remplacement par les énergies motorisées est loin d'être une évidence. Dans le monde agricole, le cheval fait partie du paysage comme le « médecin de campagne » qui l'utilise en permanence pour se déplacer, dans les romans de Balzac, Flaubert ou Kafka. C'est du moins le cas en Europe. Car aux États-Unis, le cheval incarne évidemment la lutte entre les *Cowboys* et les Indiens (p. 79). Et cette utilisation guerrière, tout au long du XIX^e siècle en Europe, montre la disparition progressive, le « choc » de la cavalerie face à l'émergence des armes modernes. Victoire technique qui est également une victoire symbolique, signant la perte de pouvoir des aristocraties européennes, dans le lien qui les unit à la pratique militaire de la cavalerie.

- 3 La deuxième partie est sobrement intitulée « Un fantôme de bibliothèque. Le Savoir ». L'auteur s'intéresse ici aux nombreux sports liés à l'équitation, mais aussi, beaucoup plus largement, à une histoire des sciences et de l'anatomie, où le cheval occupe une place centrale. La partie suivante, centrée sur les émotions et le cheval comme « métaphore vivante », écrit une histoire politique du cheval, de Napoléon à George Washington. Cette histoire culturelle du symbole est particulièrement intéressante, quand l'auteur décrit, par exemple, une « relation compliquée » de la Russie révolutionnaire « avec le cheval et les formes de domination qui lui sont associées ». Le choix de Lénine de s'adresser à la foule, à Petrograd, depuis le toit d'une automobile, n'a rien d'innocent (p. 267). Mais cette place symbolique n'est pas uniquement politique, et peut se lire aussi dans la longue tradition de la représentation du cheval dans l'apocalypse ou sa place dans les fantasmes plus ou moins liés à l'amour et l'érotique. La relation entre l'homme et sa monture se tisse d'empathie allant jusqu'à construire un lien de fraternité. Énergie, savoir, émotion : voilà les trois apports principaux de la relation qui unissait l'homme et le cheval. Le cheval déchainait l'énergie ; il était un objet privilégié d'études ; enfin, il était le miroir d'émotions fortes, comme la peur, l'envie, l'empathie, le désir de puissance (p. 341). La dernière partie, sous forme de longue conclusion, vise à dépasser l'aspect composite des trois domaines explorés, pour donner à voir une peinture cohérente de la fusion entre l'homme et son animal, qui fut un puissant vecteur de l'émergence des temps modernes. Dans le même temps, les chevaux étaient un pont vers le passé (p. 398).
- 4 Ulrich Raulff livre un travail saisissant, qui repose sur une connaissance intime de plusieurs pays, de plusieurs champs et de plusieurs époques, car il ne s'enferme jamais dans ce « long XIX^e siècle » qu'il a choisi, mais trace des lignes vers les époques antérieures pour écrire l'histoire millénaire du lien unissant hommes et chevaux. Autour de son objet, d'une grande cohérence, il visite les œuvres de Foucault – dont il est spécialiste – de Sombart, de Dostoïevski, de Rousseau ou de Marc Bloch. Les travaux de Reinhart Koselleck planent sur l'ensemble. On pourrait croire que l'auteur s'inscrit dans un récent courant d'histoire animale, bien représenté en France par les travaux de Éric Baratay. Mais, par la qualité de son écriture, l'ampleur de sa connaissance et la présence, non négligeable, d'une iconographie aussi large qu'utile, il semble dépasser toutes les tentatives plus anciennes d'écrire une telle histoire et ouvre un véritable « lieu de mémoire », ambigu et sensible, à ce que fut la présence équine dans l'univers occidental.